

September

Maurice Tourigny

Numéro 37, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tourigny, M. (1988). Compte rendu de [September]. *24 images*, (37), 63–63.

SEPTEMBER

Maurice Tourigny

En quinze films, Woody Allen a donné au cinéma américain contemporain l'une de ses œuvres les plus cohérentes et les plus brillantes. Les attentes des cinéphiles à chaque sortie d'un nouveau titre du réalisateur sont immenses. Le seizième film de Allen, *September*, ne s'inscrit pas dans la catégorie des *Annie Hall*, *Manhattan* et *The Purple Rose of Cairo*; si on y retrouve la vision complexe de l'être humain de son auteur, on ne peut tout de même pas fermer les yeux devant les faiblesses d'écriture et les erreurs de mise en scène de *September*.

D'ailleurs Woody Allen est le premier à déceler les problèmes de son film. Parvenu au terme d'un premier montage, il décide de réécrire le scénario et de recommencer le tournage à zéro. Il se voit obligé de réunir une nouvelle distribution, certains acteurs (Sam Shepard, Maureen O'Sullivan, Charles Durning) devant respecter des engagements pris antérieurement.

Dans une entrevue accordée au *New York Times*, Allen avouait même qu'il retoucherait volontiers le film présentement sur les écrans, mais il travaille déjà au montage d'une nouvelle œuvre dont le dernier tour de manivelle était donné en janvier.

September est le «huis clos» de six personnages dans une maison de campagne: Lane, ébranlée par une récente tentative de suicide; sa mère Diane, ex-vedette de Hollywood égoïste et énergique; Stephanie, une amie de la première, qui remet en question son mariage; Peter, locataire de Lane aux prises avec un roman qu'il n'arrive pas à écrire; Lloyd, un physicien rationnel, mari de Diane et Howard, le voisin protecteur de Lane.

Parents, amis, amants, ils s'échangent les rôles dans une série de «pas de deux» chorégraphiés par l'habile caméra de Carlo Di Palma dans des éclairages de fin d'été parfaitement maîtrisés.

Les données promettaient; malheureusement *September* se révèle insatisfaisant dès les toutes premières scènes.

Dans un décor sorti tout droit de «*Better Homes and Garden*», les personnages à leur première apparition à l'écran essaient d'établir leur identité et le conflit qui les meut par des textes dont la maladresse embarrasse le spectateur. Comment excuser le monologue suivant de Stephanie: «Mon mari est radiologiste. Il prend des rayons X mais je ne le laisse pas prendre les miens de peur qu'il voit ce qui se passe en moi.» *September* est rempli de ces phrases impossibles qui détonent et que les acteurs tentent vainement d'animer avec force tics et contorsions.



Woody Allen dirige Jack Warden, Elaine Stritch et Mia Farrow

Voilà donc le premier défaut du film: des dialogues ampoulés qui manquent leur cible et dont le tragique insistant mine la confiance du spectateur.

La direction d'acteurs, habituellement impeccable entre les mains de Woody Allen, est ici approximative, douteuse. Si l'hésitation chronique convenait bien à certains personnages, elle paraît invraisemblable chez Howard, homme d'âge mûr aux sentiments assurés. Pourquoi demander à Denholm Elliott cette batterie de pauses et de bafouilllements et pourquoi le faire boire et parler le nez dans son verre durant son soliloque à la table de billard?

Lorsque, à notre grande surprise, Stephanie devient soudainement, et pour un instant seulement, autoritaire et ferme envers Lane, on se demande si Allen nous révèle un côté caché de cette femme ou si Dianne Wiest sentant mal le texte (parce que mal écrit) essaie de le colorer d'une teinte différente. Pourtant une minute plus tard, Allen concocte la plus belle scène de *September*: Stephanie confesse à Lane les mécanismes, jusqu'à tout récemment inconscients, qu'elle a déclenchés pour séduire Peter. Ici, l'auteur et le réalisateur excellent; quand Allen atteint ce degré de vérité dans la description d'un personnage, on ne peut s'empêcher d'être ému et d'admirer le génie du cinéaste. Dans le passé, Woody Allen nous a choqués; les trop rares éclairs d'authenticité de *September* ne nous suffisent plus.

Susan E. Morse, dans un montage qui n'arrive plus à faire éclater la bombe, annule l'impact de ce qui aurait dû être le sommet de l'action dramatique. La découverte par Lane de Stephanie et Peter s'embrassant dans un réduit de la maison menait directement à l'affrontement entre Lane et sa mère. Que viennent faire là l'agent d'immeubles et les acheteurs éventuels? Allen voulait-il glisser un intermède humoristique? Il aurait fallu pour ça que



Dianne Wiest et Mia Farrow

les répliques dépassent la caricature simpliste. L'intrusion de ces personnages avait-elle pour but de retarder l'explosion? Elle parvient en tout cas à complètement neutraliser la tension laborieusement échauffée depuis la page 1 du scénario.

On pourrait poursuivre longuement la liste des fautes de *September*. Dans des scènes successives, Peter apparaît d'abord cravate dénouée, puis cravate nouée, puis encore nœud défait; où était donc la scripte? Pourquoi les personnages se disent-ils ivres alors que tous semblent en pleine possession de leurs moyens? N'était-il pas possible de mieux dissimuler la grosseur de Mia Farrow, en totale contradiction avec la «stérilité» de Lane?

Woody Allen aurait peut-être mieux fait de laisser mijoter cette histoire ou tout simplement d'abandonner le projet. Mais après avoir investi \$ 10 millions, les producteurs, eux, étaient pressés de recevoir la copie zéro et de lancer le film! □

SEPTEMBER

États-Unis 1987. Ré. et Scé.: Woody Allen. Ph.: Carlo Di Palma. Int.: Denholm Elliott, Dianne Wiest, Mia Farrow, Elaine Stritch, Sam Waterston, Jack Warden. 82 minutes, couleur. Dist.: Orion.